

AU BAR DES AMIS

Près de la place de la Victoire, au « Bar des Amis », parmi la foule du samedi-soir, un groupe de camarades fait boule de neige sur la terrasse. La plupart se connaît depuis l'enfance. La énième tournée s'éparpille, et le niveau dans les chopes colorées diminue ; aussi vite qu'enfle la gaîté. C'est le moment où la banalité glisse dans l'extra. Il y a eu un concert, pas loin, et de nouvelles grappes humaines viennent s'accrocher entre les tables. Les trottoirs, autour de la place, grouillent de noctambules, dans la lumière artificielle des débits de boisson, qui les inonde. Au brouhaha, se superpose, le bruit de la circulation ; et ; plus l'heure avance, plus les pistons se déchaînent et, gémissent, les pneus. La Victoire est prise d'assaut : elle est le rendez-vous des motards.

Une grosse Harley-Davidson arrive dans son cognement mâle. Dessus, il y a « Bonnie and Clyde » : casqués, bottés, évidemment ! Ils s'arrêtent devant le « Bar des Amis ». Le pilote fait tonner ses longs tubes, et le parterre se tourne vers l'équipage :

- Hé ! salut !
- Salut ! « Métal »
- Ouais ! c'est ça : fais-nous voir encore la bête !
- Va-s'y pour un tour, racle les cale-pieds ! ...
- Laisse un sillage, étale la gomme, nom de Diou ! ...

C'est un crescendo de gouaille. L'autre ne se le fait pas dire deux fois : un claquement au pied, une tension du poignet, et le voilà reparti. Il fait un tour de la place, penche un peu sa machine, et revient vers le bar, droit comme un fer de lance, avec son pennon attaché à la taille : sa passagère ! Il gare sa bécane, en épi, au côté d'un échantillonnage hétéroclite, et rejoint les autres, roulant des mécaniques :

- C'est-y pas bonnard, Barbudo ? Tu dis : « muy bien, gonzo ! » à mes pots ?

Il cliquète de tous les appendices qui pendouillent sur son cuir.

- Hein ? tu rigoles ! Il me fait pitié, ton veau ! ...

Les deux alors se payent de bourrades, avec entrain. La fille qui accompagne Métal, ôte son casque. Elle a les cheveux blonds si pâles, qu'on les dirait décolorés. Est-ce de la timidité ? Elle pose son regard dans le vide, au-dessus des trognes velues qui la dévisagent, engoncée qu'elle est, dans sa combinaison bleu pers, à bandes fluorescentes. Elle a l'air complètement absente ; si bien que le dénommé Barbudo lui pousse

dans les pieds, le siège qu'il occupait, pour qu'elle descende à leur hauteur.

La patronne du bar vient, elle-même, prendre la commande des nouveaux arrivants. On apporte des chaises. Elle connaît bien la « décolorée », toute maigrelette, qu'elle interpelle avec cordialité :

- Hé bien ! Corinne ! tu en fais une tête ! Que se passe-t-il ?
- Oh ! rien ! j'ai la migraine, c'est tout...
- Tu veux une aspirine ?

L'autre acquiesce. Pendant ce temps, Métal fait l'article. A côté de lui, Martial, un gars de la bande, chuchote à l'oreille d'une belle rousse : ils ont les traits moqueurs ; puis Martial se lève, il disparaît dans la salle ; et ; Métal en profite pour étaler un peu plus ses pattes d'araignée. La belle rousse le regarde du coin de l'œil, vaguement agacée, et préfère s'intéresser à sa copine, plutôt que de l'écouter gasconner :

- Dis-moi, Corinne ! Ton père aurait-il décidé d'agrandir son commerce à Nansouty ? J'ai vu qu'il était en plein travaux...

- Oui, et on se farcit ses grands airs !
- Ah ! bon ?

- Comme je te dis ! J'ai passé l'après-midi à transporter des sacs de grains...

- Ô je comprends : pas étonnant que tu aies ce teint de papier mâché !

- S'il n'y avait que cela... Et l'autre qui me tance !
- Tu sais bien qu'il est bête !

Elles savent bien de qui elles parlent...

La soirée s'allonge. Au bout d'un moment, Isabelle, la belle rousse, s'ennuie, et se demande où est passé, son copain : il ne revient pas. Elle s'attarderait bien en d'autres lieux... Aux tables, en terrasse, le groupe a encore augmenté, mais non, la qualité des propos. Isabelle n'y prête guère attention, habituée qu'elle est, à ce papotage qui bulle dans la vacuité. Elle se demande pourquoi Martial tient tant à venir faire un tour ici, presque chaque fin de semaine ; cela devient rengaine ! Le sieur Métal est reparti, en laissant sur place son « bagage » ! Corinne a plus que jamais l'air d'une marionnette en carton bouilli. « Comment peut-elle sortir avec ce mec ? » : Isabelle compatit en secret, elle n'aime pas les machos, et Métal est une caricature du genre. « Lui, au moins, Martial... Mais où est-il ? » Isabelle accroche par une manche Germaine qui passe par là. La patronne du « Bar des Amis » se retourne :

- Oui ? Isabelle !
- Tu n'as pas vu Martial ?

- Non, pourquoi ?
- Il est parti aux toilettes depuis un moment...
- Et tu ne l'as pas revu ? Oh ! tu sais ! il est peut-être allé faire un tour et discuter ailleurs. Mais c'est vrai, je ne me rappelle pas l'avoir vu dans la salle... Attends voir ! va donc faire un tour au Sirocco à côté : il y va souvent.
- Mais il m'aurait prévenu quand même !
- Bah ! Les circonstances... Et puis, avec lui, les flashes !

D'autres clients s'en mêlent :

- C'est ça, Isabelle, va donc voir s'il n'est pas tombé dans le trou !
- Depuis le temps, il doit y avoir inondation, ha ! ha !

Les rires sont épais. Isabelle pince les lèvres, Germaine s'attendrit et lui glisse à l'oreille :

- Laisse donc braire ! Moi, j'y vais justement en bas. T'as qu'à aller au Sirocco pendant ce temps. Je lui dirais si je le trouve par là...
- Et alors, cela sera quoi pour ces messieurs, dames ? Un piment sur la langue ou une pincée de sel ? Ou vous préférez peut-être boire ! ...

Germaine est plus prisée pour ses traits de caractère que pour ses rondeurs corporelles. Elle a pourtant d'aimables avantages dans les deux domaines : des arguments qui aident à la convivialité et l'entregent, et premièrement, elle fait toujours ce qu'elle dit ; ce qui n'est pas si courant et dont beaucoup lui savent gré.

- Martial ! Tu es là ?

Cet appel lancé par acquis de conscience, elle s'apprête à poursuivre, machinalement, vers l'espace réservé aux femmes ; quand elle remarque une coulure sur le carrelage, devant un box. Intriguée, elle s'approche : le liquide est rouge. Elle pousse la porte entrouverte, et là, horreur, elle découvre Martial, affalé sur le siège du W.-C., le pantalon sur les pieds, la main encore crispée sur sa gorge, d'où ruisselle le sang, et qui la regarde, avec l'air hébété : l'image même de l'incompréhension... En dépit de son équanimité, Germaine tombe presque à la renverse et pousse un cri d'effroi, pitoyable. Elle remonte à toute vitesse et s'empare du téléphone, haletante. Son air bouleversé surprend les gens au comptoir, car c'est déjà un événement en soi ; mais quand on l'entend préciser le pourquoi, là, c'est le branle-bas...

Il est bien trop tard, évidemment, pour faire quelque chose. Martial se meurt, exsangue, malgré les tampons du tout venant qui deviennent vite des tulipes rouges : la carotide perforée laisse s'échapper la vie. Isabelle le prend par les épaules, il a comme un dernier regard, les yeux qui font « non, pas la peine »... il semble désolé, tout le monde est atterré ; sa tête tombe comme une poche vide, c'est fini. Les escaliers retentissent soudain d'un fracas : les hommes du S.A.M.U. se ruent pour

apporter le salut ; mais ils ne peuvent que constater le décès. Inutile et pourtant si précieuse délicatesse, ils séparent les amoureux, doucement. Il y a, alors, un souffle en suspens, quasi général, comme une éternité de silence, où tout converge à l'humanité : le cœur et les têtes des individus réunis. Les drames ont ce pouvoir de fusion, quand ils stupéfient ; et puis ; on entend un grand cri, déchirant, qui fait trembler les échines de haut en bas, dans le « Bar des Amis ». Alors l'agitation reprend de plus belle, devient vite un tohu-bohu, et les policiers arrivent, et pour faire leur métier, ils doivent déplacer une foule. La suite ressemble aux descentes en lieu interlope. On relève les identités, on questionne, on évacue et on ferme : c'est minuit pour la fête... L'essaim au « Bar des Amis », à la Victoire, va butiner ailleurs.

Bloucassel regarde la mouche, énorme, qui se cogne aux carreaux de la fenêtre, dans son bureau sous les combles. « Les mouches sont aussi futées que la plupart des hommes » : pense-t-il, « conçues pour être libres et douées pour se faire enfermer » ! Comme tout humain sans illusions, Bloucassel résume pour moraliser. Il se vautre et finit par s'assoupir : pas longtemps ! Il sursaute quand on toque à la porte ; c'est probablement son témoin. Il se frotte la face et autorise l'entrée. Germaine apparaît, l'air un peu pincé. Bloucassel lui désigne un siège, en face de lui. Elle s'y pose avec grâce et croise aussitôt les jambes. En bon connaisseur, le policier apprécie ce maintien féminin ; mais c'est sans plus de civilité et incisif, qu'il débute l'entretien :

- Voilà, madame Pérolas, je n'y vais pas par quatre chemins : vous connaissez la musique ! Donc vous ne serez pas étonnée qu'on vous pose quelques questions supplémentaires ; surtout après nos découvertes dans votre établissement... Vous avez obtenu votre licence par bénédiction, et pour une ancienne call-girl, je dirai même que c'est par piston... Ha ! ha ! Bloucassel croise les doigts, la lippe gourmande. Il joue de sa « supériorité », et in petto, se verrait bien « resserti » dans cette veuve-là ! Germaine, blasée, ne répond pas. Ce qui l'inquiète, est plutôt le motif de sa convocation. L'autre poursuit :

- Ceci ne vous autorise pas à négliger de trier votre clientèle ; car je veux bien croire, que vous ne favorisez pas sciemment certains agissements chez vous, n'est-ce pas ?

- Vous savez très bien que je ne risquerais pas ma réputation pour des dealers amateurs.

La voix est sucrée : elle minaude ; pas la peine de heurter la susceptibilité de ce balourd dont elle devine aisément la frustration.

- Justement ! Parlons-en de votre réputation... Vos démêlés avec la bande à Gatin : là, vous n'êtes pas bonne ! Ils veulent vous faire cracher au bassin, et vous leur riez au nez, paraît-il ?

- Comment savez-vous ?

Surprise, Germaine se mord aussitôt les lèvres : quelle question idiote ! Bloucassel, encouragé, exploite son avantage :

- Ça, plus le trafic de cachetons : voilà qui peut expliquer un meurtre dans vos chiottes, je pense. Vous êtes en ligne de mire, dirait-on ! Pourquoi, dès lors, ne pas collaborer plus franchement avec nous ? Peuchère !

Ce dernier juron, superfétatoire, qui se voudrait jovial, finit d'agacer Germaine, qui y voit une allusion déplacée à ses origines :

- Parce que ceux qui m'ont « bénie », comme vous dites, m'assurent une meilleure protection. Si je deviens auxiliaire de simple flic, demain, c'est les pompiers qui viendront voir chez moi ! ...

- Ah ! vous croyez ? Hé bien ! nous verrons bien... En premier lieu, on va procéder à une fermeture administrative, le temps de l'enquête, et puis comme cela, les choses auront le temps de refroidir, n'est-ce pas ? J'espère, en effet, que vous avez de bonnes relations... Bon ! maintenant, parlons un peu de la victime : que savez-vous à son sujet ?...

Barbudo martèle du poing, la table, et son verre danse. Au déballage, il est déjà rendu au cycle « essorage ». Il n'en revient pas ! A cause de cet imbécile de Métal qui, apparemment, s'est livré à quelques confidences, il a eu droit à une conversation « very » désagréable, dans un bureau exigu de « l'hôtel Poulaga », et il a bien cru devoir y rester ! Se faire traiter de camé et de dégénéré par un hystérique de l'ordre républicain, a de quoi écorner sa dignité et vaut bien la révolution, même dans un verre ! ...

- Non ! mais quand même ! Tu l'aurais cru nul à ce point, ce mec , Mais c'est une vraie gonzesse ! Tout le monde morfle en ce moment : il a dû leur donner la liste complète de ses abonnés. Quel con, j'ai été, de me fournir chez ce type !

- T'as raison et puis non ! C'est le genre pomme et bidon : d'accord ! mais régle ! Il ne rognait pas comme une salope, lui, au moins !

- Il n'est pas de taille, je te dis : un vrai naze !

- Ouais ! la preuve ! En attendant, j'aimerais pas être à sa place quand il sortira, il y a des « pégreux » qui te coupent pour moins que cela !

- Oh ! il y aura des retombées, c'est certain, surtout si notre zozo a été disert sur ses connexions, tant en amont qu'en aval.

- Faut s'attendre à tout, avec ces fondus !

- Bof ! m'étonnerait que Métal soit beaucoup affranchi : le café doit être clair pour les flics...

- La Corinne, elle en chialait, ce matin.

- Tu parles ! Pour ce qu'il en fait...

- Elle sert de cuvette, c'est tout ! Il serait temps qu'elle se réveille !
Dans le bistrot, Barbudo et ses potes, au creux d'un quartier populaire, tiennent « conseil ». Ils sont très excités par leurs récents avatars, qui escamotent jusqu'à la mort tragique de Martial, ce tonnerre dans leur microcosme. Le patron derrière son zinc, qui feint de faire ses comptes, secoue la tête avec commisération. Il regarde dans la rue : elle est très passante et on ne peut guère y stationner ; c'est peut-être pour cela aussi, que les mêmes types passent et repassent, très souvent devant la vitrine... Ce n'est pas ses affaires, et chacun sait que dans ce genre de commerce, le flegme doit être une religion ; mais c'est plus fort que lui, dans son for intérieur, il s'ébaudit : « ces petits cons, ils se croient à l'abri, au séminaire ! C'est fou ce que les vocations naissent en ce moment ! » ...

Le décor conserve un cachet pittoresque, avec ses rues pavées et ses façades à encorbellements. C'est dans ce vieux quartier populaire, au quatrième étage d'un bâtiment, rongé et noirci, qu'Isabelle et Martial avaient élu domicile. Tournant au ralenti dans l'escalier en colimaçon, la face livide, traînant les pieds à chaque palier, comme asphyxiée dans les remugles, Isabelle, éteinte, s'en va assurer le quotidien. Elle travaille à mi-temps chez un fleuriste, et pour le reste, confectionne des vêtements sur mesure, à domicile. Elle est très demandée dans sa spécialité : le travail sur cuir. Au dehors, un soleil insolent s'impose au monde, il glisse des pans de lumière dans les ruelles les plus sombres. Bloucassel cligne les yeux, en fixant à travers le pare-brise, le ciel bleu. Quand lui et son équipier voient émerger Isabelle, frêle roseau, courbé, ils ont un pincement au cœur ; eux, pourtant endurcis par tant de spectacles de misère :

- Quelle merde, quand même !
- J'ai du mal à imaginer qu'elle trempe dans cette histoire.
- Moi aussi, l'ami ! Seulement les faits sont là : têtus comme le froid après les carreaux : primo, elle revient d'Angleterre où le T.X.T. est fabriqué ; secundo, elle bricole, pleines mains, dans le milieu des motards ; tertio, c'est une ancienne junkie, et son ex-jules était étudiant en chimie ; et pour couronner le tout, elle milite au sein de « La Loi Naturelle » : une bande d'arriérés qui veut retourner, dans la « joie », aux temps des hommes-singes !
- Ah ! bon ? Cette blague ! On la suit ?
- Non, pas la peine, Bébert et Gratouille vont s'en charger. Nous, on reste en planque pour noter les allées et venues qui se font dans cette auberge !

Le soir tombe sur un grand fleuve qui n'est jamais tranquille. Sur la passerelle du pont de chemin de fer, deux hommes, venus de chaque rive, prennent langue, en regardant alentour d'un œil bizarre. En fait ils ne sont pas très loin de la rue où épient, Bloucassel et son collègue.

- Dis-moi ! Ça valait-il la peine de buter ce clown dans les chiottes, l'autre soir ?

- Il avait tout vu, ce cave, et en plus, il voulait nous faire chanter. Je lui troue la durite, ni vu ni connu : je règle le problème, non ?

- Non ! Nada ! Passe encore de faire le jeu à Gatin, mais maintenant mon affaire risque d'être retardée. Je t'avais dit de semer des « bonbons », pas de saigner un mec !

- De quoi, tu te plains ! La boutique est fermée, tu vas bientôt pouvoir acheter ! La poule, elle ne sait rien, j'ai déjà vérifié...

- Mais toi, tu sais tout, pauvre con ! ...

Un train passe : roulement de tonnerre. Tillijac plonge la main dans sa poche, il ne fait pas les choses à moitié : il sort un pistolet et tue son homme de main.

© Jean-Jacques REY, 2001